

MENSUEL DU FORUM DU CHAMP LACANIEN DU LIBAN

MAI 2020 # 17



Les mots semblaient m'échapper en ce mois de mai. Les idées aussi. Le suivant n'est pas ma première tentative d'écrire l'éditorial de ce numéro. Tant il y a de quoi écrire, le réel s'abattant de tout son poids, de tout coin, sur le monde. Mais je semble décidée à gribouiller sur l'a-mur, le mot me revenant plusieurs fois ces quelques jours.

Cet a-mur est celui du langage, dit Lacan. Il est ce qui évide le possible d'un rapport sexuel entre un homme et une femme. L'a-mur est ce à quoi on se heurte. Il maintient le *(a)* du désir et pose l'inévitable deux de l'amour. L'a-mur, ça se fait au un-plus-un, au deux, alors que deux savoirs inconscients, par hasard, se rencontrent et que l'amour vienne faire nomination de ce qu'il n'y a pas à s'écrire.

Et plus encore, entre celle qui ne saura être *La femme* dans le semblant et celui qui s'illusionne à se faire l'au-moins-un dans le semblant.

Ainsi il me semble que là où l'amour, ses inventions, ses écritures, ses règles de jeu, produisent du semblant où d'ailleurs ils s'abritent, l'a-mur lui, ses impossibles, ses savoirs, ses solitudes, supporte et nourrit les semblants, en fondant sa et leurs vérités.

L'a-mur obstacle au rapport est donc ce qui permet au deux d'exister, et à l'amour, de soutenir son réel. Fantasmes, désirs, savoirs, inconscients et jouissances fondent le deux du sexe et d'un même réel, la solitude des uns.

Mais je me demande pourquoi l'a-mur ? Et si l'analyste, par son désir, ne travaillet-il pas (dans) l'a-mur ?

Mariette Aklé Éditorialiste



RUBRIQUE DES ACTIVITÉS

Dans nos activités, le FCLL reçoit le lundi 4 mai Claire Parada qui parle aux membres du forum du Liban, de la zone et de l'École, de *Quel lien social dans le discours capitaliste?*, suivie par une deuxième intervention de Pascale Kolakez sur *Le non rapport sexuel de la foule* et de Sahar Yacoub, sur *Le collectif, l'Autre, le transfert.* Le débat qui s'ensuit pense la manière dont les concepts du sujet lacanien sont transposés sur le collectif.

Le lundi 11 mai fut une soirée d'intercartels où l'inconscient et le réel de la répétition furent pensés suite au partage des travaux des cartellisants du Forum.

En date du 18 mai, David Bernard rejoint le forum sur *Zoom* pour discuter de *Lien et pouvoir*, alors que Jocelyne Lakis et Rowena Ghosh continuent leurs réflexions sur *La pulsion*, *l'invocation*, *la foule* et *L'inconscient* et la politique, respectivement.

Les soirées de mai finissent avec Le monothéisme politique, et Le groupe et l'Un, engagement subjectif dans le collectif, avec Ahmad Halloum et Chantal Khadra du FCLL, respectivement.

Aussi en mai, le FCLL réserve ses jeudis pour penser *La culture en débat*. Des soirées à cheval entre philosophie, arts, littérature, mathématiques, linguistique... pensent les grandes idées de la philosophie, les courants artistiques et littéraires, les mouvements sociaux et politiques... et les confrontent

à la psychanalyse.

Les trois premiers débats sont préparatoires et aboutissent à une soirée ouverte au public qui rejoint le FCLL sur *Zoom*.

Premier thème : L'Apologie de Socrate finit sur un débat sociopolitique sur la peine de mort en date du 28 mai.

Deuxième thème prévu pour juin : Le surréalisme en écriture et en représentations.

AGENDA JUIN

Lundi 1 juin:

De l'usage des corps et du « tous prolétaires » de Lacan, avec Sara Rodowicz-Ślusarczyk,

Le non rapport sexuel de la foule, avec Pascale Kolakez

Le collectif, le transfert, l'Autre, avec Sahar Yacoub

Lundi 15 juin:

La violence faite aux femmes, avec Patrick Barillot

Urgences subjectives, avec Zehra Eryoruk

La pulsion, l'invocation, la foule, avec Jocelyne Lakis

La politique du symptôme en analyse, avec Rowena Ghoch

Lundi 29 juin : Intercartels

Pulsion scopique et pulsion invocante



QUEL LIEN SOCIAL DANS LE DISCOURS CAPITALISTE ?1

CLAIRE PARADA

Je me suis posée la question de quels liens primaient dans le discours capitaliste puisqu'il est dit communément dans notre champ que ce dernier attaque le lien social. Alors qu'entend-on par-là, en quoi attaque-t-il le lien social, au-delà de ce dont on a une simple intuition ? Et que propose-t-il à la place ?

Les discours

Pour pouvoir répondre à ces questions, reprenons la notion de « discours » telle que Lacan a commencé à la formaliser dans son séminaire de 1970 *L'envers de la psychanalyse*². Cette notion n'était pas absente de son enseignement, il avait déjà parlé de discours auparavant, mais il en donne là un développement plus formel. Et pour ce faire, il utilise ce qu'il appelle ses « petites lettres », qu'il fait tourner sur un mathème réservant quatre places : la place de l'agent qui commande au discours, celle de l'autre sur lequel il intervient, celle de la production qui est production de jouissance et celle de la vérité qui sous-tend l'action de l'agent mais qui lui reste méconnue. Il tente par-là de saisir ce qui structure et ordonne les liens entre les individus dans l'organisation sociale à la suite des grands textes de Freud, tel que *Massenpsychologie* et surtout *Malaise dans la civilisation*.

Autant Freud considérait que le malaise était produit par la répression de la société sur les pulsions du sujet, autant pour Lacan le malaise vient à l'homme du fait même d'être parlant. En effet, c'est son entrée dans le langage qui le mortifie, en produisant une perte de jouissance du côté du vivant et en en induisant une autre propre au langage. Ceci a pour conséquence que le signifiant n'inscrit qu'une jouissance par le langage, la jouissance phallique, pas d'autre jouissance pour faire rapport sexuel. C'est de cet impossible du rapport sexuel que le malaise prend sa racine et c'est justement cela, cet impossible, que les discours viennent traiter en instaurant un lien social pour y faire suppléance. Autrement dit, tout discours est considéré comme un traitement dans le social de ce réel du manque du rapport sexuel.

Lacan pose que ce lien social s'appuie sur une structure langagière : « Le discours est une structure nécessaire qui dépasse la parole toujours occasionnelle³ », c'est une articulation signifiante du fait qu'elle organise les relations d'un signifiant à un autre, c'est-à-dire comment ce qui est en position d'agent du discours vient intervenir sur l'élément en position d'autre. Et il reprend pour cela sa formule : un signifiant représente un sujet auprès d'un autre signifiant, formule que l'on retrouve écrite dans le discours du maître : S1, le signifiant-maître intervient sur l'autre (S2), l'esclave et son savoir, il en résulte une production (a), production de jouissance. Ce qui soustend l'action de l'agent est ce qui est sous la barre en position de vérité, méconnu par lui, ici le sujet divisé (\$)⁴.

¹ Intervention du lundi 4 mai 2020 sur Zoom, dans le cadre d'une série de visioconférences organisées par le FCLL.

² Lacan J., Le séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1991.

³ *Ibid.*, p. 11.

⁴ Cf. mathème du discours du maître, fig.1.



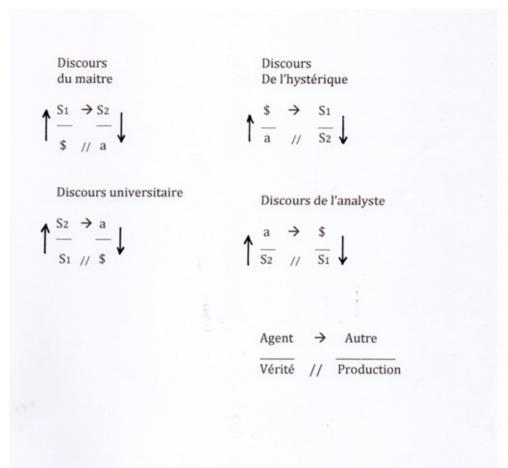


Fig. 1.

Pour aller très vite et insister sur l'idée qu'il s'agit d'une structure, je présente rapidement le fonctionnement. Il y a donc quatre éléments : \$, \$1, \$2 et a qui viennent se placer au niveau des quatre places de l'agent, l'autre, la production et la vérité, et ce différemment selon les discours, mais toujours dans le même ordre, en tournant d'un quart de tour à chaque passage d'un discours à un autre. Selon les discours, l'agent change. Il passe du maître (\$1) dans le discours du maître, au savoir (\$2) dans le discours universitaire, au sujet divisé (\$) dans le discours de l'hystérique, à l'analyste semblant d'objet cause (a) dans le discours de l'analyste; chacun intervenant sur l'autre élément de la ligne du haut, à savoir : l'esclave dans le discours du maître, l'a-étudiant dans le discours universitaire, le savoir du maître dans le discours de l'hystérique et le sujet divisé dans le discours de l'analyste.

Chaque discours instaure un couple dont les deux éléments occupent des places bien différenciées, il y a donc une disparité qui y est posée. Selon l'agent, chaque discours impose un lien différent qui reprend les trois impossibles que Freud avait mis en évidence : gouverner, éduquer, psychanalyser, auxquels Lacan ajoute un quatrième : faire désirer.

On voit donc là que la structure du langage organise des relations humaines en de-

⁵ Cf. les mathèmes des 4 discours, fig. 1.



hors des énoncés et instaure un certain nombre de relations stables. Le lien social au niveau collectif, autant que le sujet au niveau individuel, sont donc des effets du langage en tant qu'il opère sur le réel et structure le monde de l'homme qui en est affecté.

Contrairement à la structure du langage qui, elle, est atemporelle, les discours apparaissent et évoluent dans l'histoire. Lacan situe le discours du maître comme premier puis les éléments ayant tournés d'un quart de tour sur la structure, le pouvoir est passé au savoir, d'où l'apparition du discours universitaire qui arrive en second. Le discours de l'analyste est le dernier qui apparaît à l'époque de l'essor de la science et de ses effets, quand vient l'idée que tout le système ne marcherait pas si bien⁶. C'est pour ça que dans *La Troisième*⁷, Lacan en parlera comme un symptôme, comme celui qui vient révéler une jouissance dissidente de celle prescrite par le discours dominant.

Selon les époques, la prédominance est donnée à un certain discours. Le discours du maître a longtemps tenu le haut du pavé même s'il a subi des évolutions dans sa forme au cours de l'histoire, notamment entre le maître antique, le seigneur du Moyen Âge et le maître moderne où il y a bien des différences. Mais il fonctionne selon les mêmes principes dans son fond, c'est-à-dire que l'agent en est le S1 du pouvoir qui commande à l'autre de produire sans se soucier du savoir-faire, en voulant juste que tout marche à son pas. Bien sûr, les signifiants-maîtres ont pu changer, ce qui est valorisé aujourd'hui n'est pas la même chose qu'anciennement.

Le discours capitaliste

Aux quatre discours du départ, Lacan ajoute un cinquième qu'il dit ne pas être vraiment un discours, dans le sens où il est une torsion du discours du maître et qu'il ne fait pas lien social comme les autres. Nous verrons pourquoi⁸.

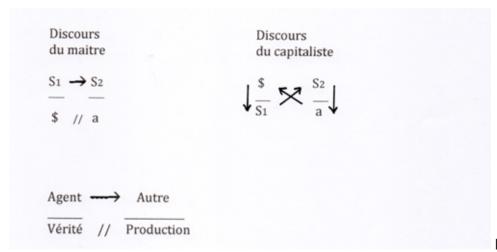


Fig. 2

⁶ Cf. La conférence de Louvain, prononcée par J. Lacan à Louvain le 13 octobre 1972.

⁷ Cf. La Troisième, conférence prononcée par J. Lacan à Rome en novembre 1974.

⁸ Cf. Mathème du discours capitaliste, fig. 2.



C'est une torsion qui échange de place les éléments S1 et \$ dans le discours du maître, ainsi que le sens des flèches, ce qui met en place un circuit qui tourne en rond ou en boucle plus précisément. Et Lacan de dire : « ça marche comme sur des roulettes, ça ne peut pas marcher mieux, ça marche trop vite, ça se consomme, ça se consomme si bien que ça se consume⁹ ». C'est donc un circuit qui tourne en rond avec au centre la plus-value, comme moteur.

« La plus-value c'est la cause du désir dont une économie fait son principe : celui de la production extensive, donc insatiable du manque-à-jouir¹0. » La plus-value est mise en place de cause du désir, dans le sens où c'est ce qui cause la production au sens propre, produire toujours plus de gadgets, et là on voit comment l'objet cause de désir est ravalé au rang d'objet de consommation. Mais aussi au sens de produire du manque-à-jouir, manque-à-jouir qu'essaye de combler ladite production sans pouvoir y parvenir puisqu'il est structural et donc insatiable par définition. La production ne fait que l'exacerber encore plus en le pointant sans pouvoir le combler, produisant ce que Lacan nomme « la soif du manque-à-jouir » comme ressort du sujet.

En effet, le système tourne en rond autour de la plus-value qui vient à la place de la production de jouissance sous la forme des objets plus-de-jouir. En corrélation à cette production qui va en s'accroissant, il repose sur la consommation qui doit s'étendre en conséquence et où l'objectif n'est plus de conquérir des marchés mais d'en créer de nouveaux, créer des besoins nouveaux pour répondre à cette production vaine, inapte à procurer une jouissance répondant au manque-à-jouir. L'individu se trouve réduit à passer de producteur idéal à consommateur insatiable dans un cercle sans fin.

Mais comme il ne s'agit pas seulement d'un système économique mais d'un discours, du discours dominant même, il a infiltré toutes les sphères de notre vie, comme le rappelait Colette Soler la dernière fois. Pas seulement économique et professionnelle mais celle de notre vie privée, c'est-à-dire celle de la maison, du couple, de la famille qui tourne autour des signifiants-maîtres propres à ce discours et qui régissent l'ensemble de la vie sociale. Il s'agit des signifiants-maîtres servant la production et la consommation, comme nous venons de le voir, et qui ont mis en avant la valeur *travail* comme jamais dans l'histoire de l'humanité¹¹ et où ce qui est promu en priorité c'est la réussite individuelle dans tous les domaines, pas seulement professionnelle.

Ce qui est valorisé alors, c'est tout ce qui est du registre de la performance et de la compétition, imposant un impératif de jouissance allant dans le sens de « travaille à ta réussite pour consommer! ». Toutes les expressions de la défaillance sont donc mal vues et mal venues, il n'y a qu'à voir comment notre société actuelle traite ses fous et ses « handicapés » pour s'en apercevoir, ce qui n'a pas toujours été le cas dans l'histoire. Comme le disait Lucien Bonnafé : « On juge du degré de civilisation

⁹ Cf. Conférence de Milan, prononcée par J. Lacan à Milan le 12 mai 1072.

¹⁰ Lacan J., « Radiophonie » (juin 1970), in Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001, p. 435.

¹¹ Lacan J., Le séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1991, p. 195.



d'une société à la façon dont elle traite ses fous¹². »

Le discours capitaliste instaure donc une jouissance illimitée ou plutôt la promesse d'une jouissance illimitée dans l'idée que ce qu'apporte la science à travers ses gadgets plus-de-jouir toujours plus performants va enfin combler le manque. Il cherche à exclure la jouissance castrée au profit de la production par le travailleur idéal des plus-de-jouir qui viennent à la place.

Dans tous les discours, il y a une barrière, un obstacle qui est marqué entre la production et la vérité. Cette barrière vient figurer l'impuissance de la production, de la production de jouissance donc, à rejoindre ce qui l'a motivée au départ en place de vérité. Autrement dit, la production laisse toujours un manque-à-jouir, la jouissance est castrée. Alors que ce que prévoit le discours capitaliste dans cette production toujours plus foisonnante de plus-de-jouir, c'est une illusion de jouissance continue. Aucune barrière n'est inscrite, c'est ce qui fait dire à Lacan que la castration y est forclose.

Cette promesse, c'est son mode de traitement du malaise, tout en produisant l'inverse, c'est-à-dire la frustration. Car à cette jouissance illimitée promise, d'une part tout le monde n'y a pas accès, pour des raisons économiques cette fois, plongeant les laissés-pour-compte dans l'envie de l'obtenir puisqu'elle serait à portée de main. Mais aussi et surtout car le sujet aperçoit que ce n'est qu'un leurre, le gadget ne tient pas ses promesses, cette jouissance illimitée est factice parce que c'est une jouissance de substitution et que le gadget n'obture pas le manque causé par les effets de langage. De produire des gadgets plus-de-jouir à la place de ce qui nous manque dans le rapport, ne fait d'eux que des symptômes, nous dit Lacan dans *La Troisième*.

Par ailleurs, Lacan développe les conséquences qu'ont eu sur le lien social les modifications de la place du savoir dans le discours capitaliste. En effet, le savoir qui était du côté de l'esclave, dans le discours du maître, est passé du côté du maître. Jusqu'à une certaine époque, que Lacan date de l'essor de la philosophie, le savoir n'intéressait pas le maître, son but était que ça tourne rond, que ça marche, que tout le monde marche à son pas. C'est l'esclave qui possédait un savoir, un savoirfaire sur la jouissance du maître. Il y a donc eu récupération du savoir de la part du maître, vol du savoir de l'esclave, dit Lacan¹³. C'est ce qui s'est accéléré dans le discours capitaliste, héritier du discours du maître.

Ce qui est flagrant dans le film de Charlie Chaplin *Les lumières de la ville*, c'est comment l'esclave est soumis au diktat du maître sous les auspices de son nouveau savoir, nouveau savoir qu'il impose à l'autre, le travailleur, dans une mécanisation de son travail. L'homme devient l'esclave de la machine construite par le maître, jusqu'à l'absurde, son savoir-faire étant rendu inutile. Cette mécanisation des métiers se généralise à travers la multiplication de protocoles rédigés en haut lieu, et notam-

¹² Bonnafé L., Désaliéner ? Folie(s) et société(s), Toulouse, PU du Mirail, 1992.

¹³ Lacan J., Le séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1991, p. 20.



ment dans des métiers où on ne l'attendrait pas, dans les soins infirmiers par exemple, où les professionnels se plaignent de la mécanisation de leur travail et de la façon dont cela évacue l'humain. On attend d'eux des gestes techniques, exit toute la dimension de la relation humaine, c'est-à-dire ce qui se passe dans l'échange d'une parole habitée, démontrant ainsi l'attaque du lien social au nom du progrès de la science qui est au service du discours capitaliste : il faut faire du chiffre. Ce que l'on voit de plus en plus se développer par ailleurs, c'est ce qu'on appelle la « gestion » de la relation humaine, hautement protocolisée. On est là aux antipodes de la règle princeps de la psychanalyse, autrement dit de l'association libre dans le transfert.

Cette modification du savoir l'a fait passer du côté du maître non pas comme savoir absolu mais comme savoir formel, formaté. Un savoir qui sert, nous dit Lacan. Il a spolié l'esclave de sa part de savoir en le réduisant à une dimension de produit : « réduction du travailleur lui-même à n'être plus rien que valeur », dit Lacan¹⁴. C'est ce qui s'annonce dans le terme de « gestion des ressources humaines », où il s'agit d'ajouter de la valeur au produit de consommation qu'il est, par la formation continue, ou bien à le jeter quand il n'ajoute pas suffisamment de valeur, sa valeur qualité-prix n'est pas suffisante, puisque tout se compte. Autrement dit « le matériel humain » est consommable tout autant que les autres produits.

Ce qui lui serait restitué, à l'esclave d'aujourd'hui, de son savoir spolié, ce n'est pas en terme de savoir mais ce sont des objets plus-de-jouir. Ce qu'organise le discours capitaliste, c'est de river le sujet à ces gadgets plus-de-jouir et comme dit Lacan, pour jouir il faut un corps. Le sujet n'a plus que son corps pour jouir, mais ça ne fait pas lien social, un corps. C'est ce que veut dire Lacan quand il dit dans *La Troisième* que le symptôme social de ce discours c'est que nous sommes tous prolétaires, autrement dit, tous réduits à notre corps. Comment ne pas y voir la défaite du lien social qu'il tente d'établir ?

Là où le discours du maître avait érigé le modèle patriarcal qui reposait sur la famille, avec une hiérarchie bien établie, à la tête de laquelle se trouvait le père et le couple hétéro, dans le discours capitaliste on assiste à l'offre la plus large sur le marché de la consommation, à travers les sites et les clubs de rencontre qui fleurissent, pour mettre en rapport des individus selon leur goût de jouissance. L'autre, le partenaire est un objet consommable comme le figure très bien le site *AdopteUnMec.com* par exemple. Ce site est conçu comme si on se promenait dans les allées d'un supermarché et que l'on regardait les produits en rayons sur lesquels sont étiquetés leurs qualités et centres d'intérêt. On est ensuite invité à mettre les « produits » choisis dans son « panier », puisque c'est le terme employé. Formule choisie ainsi, certainement parce qu'il prétend s'adresser à des femmes qui, comme toutes bonnes ménagères qu'elles sont censées être, ont l'habitude de faire leurs courses. Voilà ce que le discours capitaliste propose, un rapport entre l'individu et un objet de consommation dont le marché pléthorique regorge. On peut ainsi passer d'un objet à un autre sans que les impératifs éthiques ou moraux n'y voient rien à



redire, puisqu'il s'agit de la jouissance de la consommation, méconnaissant ainsi le mystère opaque de ce qui lie les individus dans les choses de l'amour. En effet, il ne veut rien savoir de ce qui lie un sujet à son objet de désir, ce qui fait qu'un sujet va placer son objet a dans ce partenaire-là plutôt que dans un autre, qui parfois peut faire mystère pour l'entourage, mais également mystère pour le sujet lui-même, qui par exemple n'arrive pas à se séparer d'un partenaire qui le malmène, voire le maltraite, ce qui lui fait conclure « je l'ai dans la peau », révélant ainsi que c'est une question de corps, de jouissance de corps mais qui en passe par le fantasme avec sa dimension de fixation.

Réel d'une jouissance pas objectivable, donc. On est bien loin de la liste des courses évoquée précédemment, où de celle des qualités ou des goûts inscrits sur la fiche du produit. Finalement, en ça, quoique différemment, le discours capitaliste loupe autant cette cible que le discours du maître qui, lui, dictait un certain ordre des unions pour faire couple, pas toujours sous l'égide de l'amour d'ailleurs, mais parfois sous forme de mariage arrangé où le mot d'ordre était de fonder une famille pour procréer et suppléer ainsi à l'absence du rapport sexuel. Est-ce qu'il y suppléait mieux ? Ça reste une question et ça se discute. Il a au moins l'avantage d'instituer un couple dans le lien social, ce qui fixe un certain mode de relation. Dans le discours capitaliste, le mot d'ordre serait là encore « jouis ! », jouissons les uns des autres, comme des objets de consommation, sans jamais rien savoir sur la cause. Ceci ne fait pas lien social et ne fait que découvrir un peu ce réel du pas de rapport sexuel comme le faisait remarquer Colette Soler la dernière fois, ce qui a pour conséquence d'accentuer la précarité du lien social.

De plus, il ne prévoit, le discours capitaliste, que de brancher le sujet \$ à des plusde-jouir démultipliés, et n'organise pas un rapport à un autre qui aurait une place différente dans le circuit, comme le maître et l'esclave, le savoir et l'a-étudiant, le sujet hystérique et le maître avec son savoir, l'analyste semblant d'objet a et le sujet divisé analysant. Les autres discours mettent en place des couples comme nous l'avons vu précédemment avec des places différenciées qui organisent le rapport des corps, en suppléance à l'absence du rapport sexuel, en établissant un lien social là où manque le rapport.

Le discours capitaliste inscrit éventuellement le travailleur et le consommateur mais en regardant de plus près, on s'aperçoit rapidement que cela n'institue aucun ordre puisque le même individu occupe les deux places alternativement dans un circuit qui tourne en rond, l'un n'est pas l'agent qui intervient sur l'autre. On peut même ajouter que le travailleur est considéré comme un bien de consommation dans le système, donc pas de différenciation de place, pas de disparité des places. Au contraire, tous égaux dans le système, dans une uniformisation des désirs et des plus-de-jouir. C'est le manque-à-avoir qui est mis en avant au détriment du manque-à-être, avec l'illusion qu'il peut être comblé avec des objets plus-de-jouir produits en masse.



Quel type de lien met-il à l'œuvre dans le social?

Cette absence de disparité des places, c'est ce qui a mis en avant l'idée d'égalité, idée que l'on retrouve d'ailleurs dans les valeurs de la démocratie actuelle, mais derrière laquelle vient se loger celle de « tous pareils » qui ait tenté d'effacer, voire d'exclure la différence. Les effets de la science vont également dans le même sens, puisqu'ils soutiennent l'émergence d'un nouveau sujet qui ignore la différence des sexes, voire qui vont dans le sens de la forclusion du sujet. Colette Soler nous rappelle combien cela a produit une revendication égalitaire de traitement dans le champ social. Ce qui a du bon d'un certain côté, ce n'est pas à nier, mais ce qui va dans le sens d'une prédominance de l'axe imaginaire avec ses effets de compétition.

En effet, tous égaux, tous se valent, donc seule la compétition peut faire en sorte que certains se distinguent, sortent du lot pour exister. Ce qui se joue dans la compétition c'est la logique mortifère de l'axe imaginaire en « c'est moi ou l'autre ». Ce à quoi on assiste de plus en plus dans le milieu de l'entreprise où la compétition est l'une des valeurs les plus prisées ouvertement : « il faut être compétitif », il faut « attaquer le marché », et même « être agressif », est devenu une qualité certaine, ce qui n'a pas toujours été le cas. Tout un vocabulaire guerrier s'est développé avec, par voie de conséquence, son lot de perte dans les effectifs par ce qu'on appelle aujourd'hui les « burn-out » et par l'apparition des suicides sur le lieu de travail, phénomène nouveau, indiquant là comment le travail, dans ce qu'il a de pathogène du fait de la place qu'il a pris dans notre société comme valeur phare, comment le travail, donc, devient le lieu d'expression du malaise.

D'un autre côté, la fragilisation du lien social, résultat des attaques produites par le capitalisme en tant que discours et donc dans tous les domaines de la vie, pousse les individus à trouver une appartenance, un groupe auquel faire partie, une communauté de semblables qui abrite, de frères, dirait Lacan. La fragmentation pousse à se rabattre sur les liens imaginaires en créant des groupes qui suppléent à ce défaut de grand Autre produit par la transformation, la dénaturation dirait Lacan, du discours du maître sous sa forme moderne. Cela provoque dans le social des effets de grégarisme où on se rassemble par groupe de semblables, de préférence autour d'une jouissance commune (par exemple, les alcooliques anonymes et les clubs homo, trans, bi) ou un intérêt commun comme dans les associations, les amicales, ou autres clubs de supporters.

On connaît la thèse de Lacan sur la fraternité issue du discours capitaliste, c'est qu'elle aboutit à la ségrégation et pas n'importe laquelle, la ségrégation des camps de concentration, nous dit-il dans *Télévision*¹⁵. On y aboutit en suivant la logique de tous égaux, tous frères, sauf ceux qui ne le sont pas et qui en sont exclus, qu'on laisse à la rue dans le meilleur des cas ou bien qu'on parque dans des camps, toutes sortes de camps, des lieux réservés pour les gens différents. C'est ce qui s'illustre en filigrane dans les récentes tentatives de ce qu'on appelle « l'inclusion

¹⁵ Lacan J., Télévision, Paris, Seuil, 1974.



» à l'école et qui restent peu probantes, puisqu'on essaye d'inclure dans l'enseignement de masse des enfants dits « différents » qui en avaient été exclus, exclus car justement ils ne rentraient pas dans les cases de la massification qui suppose aussi une uniformisation/standardisation. On essaye de les inclure mais sans rien changer au fonctionnement « égalitaire » de l'enseignement. Il ne s'agit pas bien sûr de critiquer l'enseignement de masse, l'école pour tous a tout à fait ses avantages et a bien été un réel progrès, mais on en voit également les limites dans, justement, l'exclusion qu'elle produit de par ses idéaux basés sur : « tout le monde ingurgite le même savoir au même moment, selon les mêmes modalités et doit démontrer en permanence ses performances à travers les notes et subir la compétition à travers les classements ».

On voit bien l'absurdité de vouloir les réintégrer dans un fonctionnement qui les en a exclus, basé sur l'uniformité et rejetant la différence. L'école, dans son côté « pour tous », produit une ségrégation certaine, même à son insu. Bien sûr, Lacan nous rappelle que tout discours produit en lui-même une ségrégation, en constituant des races (des races de maîtres, des races de sciants...). Mais sous l'égide du discours capitaliste, qui potentialise les rapports imaginaires, la ségrégation va en s'exacerbant. Elle exclut tous ceux qui ne peuvent pas s'inscrire dans le circuit des producteurs performants et des consommateurs insatiables, au sens propre comme au figuré, et surtout au figuré, en leur assignant de plus en plus des lieux réservés, qui peuvent parfois être un asile d'ailleurs, — ne le méconnaissons pas.

Tout ceci prouve alors que le signifiant et la structure du langage, dont les discours qui soutiennent les liens sociaux sont faits, ont un impact direct sur les corps et le traitement des corps. Pour conclure, je dirais qu'il ne s'agit pas bien sûr de dire quel serait le meilleur discours, mais de voir pour chacun ce qu'il permet, ce qu'il impose et ce qu'il empêche. Si le discours capitaliste permet une plus grande liberté de l'individu, notamment dans ses choix professionnels, affectifs et familiaux, d'un autre côté, il le laisse dans une plus grande précarité au niveau du lien social, d'où les effets de sentiment de solitude accru dont nous sommes témoins dans les cures.